N° 74 — 7e ANNÉE   Prix : 30 Centimes   FÉVRIER 1912

LA VIE FUTURE

Abonnements : France Algérie, Tunisie 5 fr. — Etranger 6 fr.

Rédaction et Administration : Rue Médée, 11 — ALGER

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ ALGÉRIENNE D'ETUDES PSYCHIQUES

L'an mil neuf cent douze et le dix-sept janvier, à cinq heures du soir, et conformément aux statuts, les membres de la Société Algérienne d'Etudes psychiques se sont réunis en Assemblée générale sous la présidence de M. Lovera, président.

Une quarantaine de membres étaient présents.

La parole est donnée au secrétaire pour la lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale de l'année précédente. Ce procès-verbal est adopté sans observation.

Le trésorier fait ensuite connaître la situation financière de la Société, au 31 décembre dernier.

Cette situation est présentée par Recettes et par Dépenses.

RECETTES

Excédent de recettes au 31 décembre 1910........	35.95
Cotisations de 1910 recouvrées en 1911...........	258.50
Cotisations de l'année 1911..........................	545.00
Dons divers en 1911..................................	190.80
Produit de la vente au numéro de la *Vie Future*..	68.18
Vente de l'ouvrage à « L'Humble », 3 à 0.50.....	1.50
A REPORTER..............	1.099.93

Report..........................	1.098.45
Produit des abonnements à la *Vie Future*.........	265.00
Somme avancée par M. Mende, Vice-Président....	40.00
Produit des annonces dans la *Vie Future*.........	36.00
Produits divers.................................	3.50
	1.444.43

DÉPENSES

Loyers en retard de 1910 (nov. et déc.)..	100.00	
Loyers de 1911 (12 mois à 50 fr.)........	600.00	
Impression de la *Vie Future* (année 1911)..	560.00	
Taxe de loyer (année 1911).............	61.75	
Subvention aux naufragés de la *Norma*....	5 00	
Frais d'encaissement....................	35.00	
Frais d'éclairage et de propreté.........	20.80	
Frais et envoie de la *Vie Future*.........	31.10	
Frais divers........................ .	14.20	
		1.427.85
Reste en caisse au 1er janvier 1912........		16.58

Le Président fait remarquer à l'Assemblée que si notre caisse parait se solder par un excédent de recettes sur les dépenses de 16.58, cet excédent n'est que fictif, car il est dû à M. Mende, vice-président et locataire nominal du local que nous occupons, une somme de quarante francs qu'il a avancée de ses deniers personnels pour désintéresser le propriétaire du local. C'est donc en réalité une somme de 40 fr. — 16 fr. 58 ou 23 fr. 42 dont la Société se trouve en déficit.

Ce déficit, insignifiant, sera facilement comblé par les cotisations de 1911 qui restent à recouvrer.

Le Président rappelle ensuite que l'année dernière, à pareille époque, dans le but de favoriser le recrutement de membres pouvant propager nos idées spiritualistes, l'Assemblée générale avait remis

à *un* franc, le minimum de la cotisation mensuelle, laissant à la générosité de chacun, le soin d'élever lui-même cette cotisation à un chiffre supérieur.

Cette mesure n'a pas donné les résultats qu'on en attendait et la caisse, sans avoir périclité, n'a pas fructifié.

Nous sommes donc toujours dans la fâcheuse situation d'avoir à calculer péniblement pour boucler notre budget sans pouvoir espérer donner plus d'extension à nos idées.

Dans le but de sortir de cette situation difficile où nous nous trouvons depuis plusieurs années et en vue de donner plus d'essor à notre doctrines par des conférences que M. Verdier, notre cher Directeur, se propose de faire à Alger, dans certaines villes de l'Algérie et même en France, le Président propose de rétablir au chiffre de *un* franc *cinquante centimes* la cotisation mensuelle.

En adoptant cette mesure, qui, en somme, n'est pas une grande charge pour chaque sociétaire, il est à espérer que nous obtiendrons un excédent de recettes qui nous permettra de faire un peu de propagande pour amener à nous des individualités qui ignorent notre existence.

Cette proposition, mise aux voix, est adoptée sans observation.

L'ordre du jour appelle ensuite le renouvellement des membres du Conseil d'Administration.

Le vote, à main levée, est adoptée.

Sont élus pour l'année 1912 :

Président : M. LOVERA.
Vice-Présidents : Mme CHANIOT et M. MENDE.
Secrétaire : M. HANOUNE.
Secrétaire-adjoint : Mme ARMAND, Louis.
Trésorier : M. EYSSÉRIC.
Trésorier-adjoint : M. SAUVAGEOT,
Assesseurs : Mmes GIRARD DE THOLOMÉE, CHAUDRON ; Mlle CHERPITEL ; MM. VALLS, MATHIESSEN et LOUIS.

La levée du tronc des Pauvres a rapporté la somme de un franc soixante dix centimes, qui a été remise au Trésorier.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance de l'Assemblée générale est remplacée par une séance d'expérience.

Alger, le 17 janvier 1912.

Le Secrétaire : HANOUNE.

Les Evolutions des Hommes et des Civilisations

Aujourd'hui l'humanité se débat dans des convulsions sociales ; car la haine du travail contre le capital ne fait que s'accentuer. L'amour de l'humanité, ce lien si puissant pour cimenter l'harmonie sociale, devient l'exception dans les aspirations générales des peuples.

Quand donc la généralité des hommes s'inspirera-t-elle de cette pensée du poète du *Chant du crépuscule* :

Heureux qui peut aimer et qui dans la nuit noire,
Tout en cherchant la loi, peut rencontrer l'amour
Il a du moins la lampe, en attendant le jour,
Heureux ce cœur ! Aimer, c'est la moitié de croire.

Ah ! aimons donc, dans nos douces rêveries, tous les hommes quels qu'ils soient ; car l'amour vrai n'a pas de limites.

La belle âme reflète toutes les beautés du cœur. La grandeur des sentiments grandit d'ailleurs toutes les actions humaines. C'est un rayon brillant émanant de l'infini qui se perpétue.

L'homme bienfaisant qui entrevoit sa destinée et qui s'y conforme, trouve dans cet idéal la domination de la pensée et de l'esprit sur la matière. Ces deux éléments, destinés à se compléter se livrent, néanmoins, un perpétuel combat. Chaque victoire du premier sur le second fait monter d'un échelon l'esprit sur la matière, jusqu'à ce que cette dernière soit entièrement vaincue. Ceux d'ailleurs, qui, s'abandonnant à la matière, ne prennent pas l'âme comme lampe de sécurité, restent stationnaires dans la voie du progrès.

L'esprit sage doit peser, juger et rectifier toutes les pensées, toutes les actions humaines, qui s'écartent de l'harmonie universelle. Celui qui ne perd jamais de vue l'idéal qui lui montre sa destinée, trouve dans cette vision céleste, émanation de l'infini, la voie qu'il doit suivre. Ces beautés infinies, ces splendides rayons de l'idéal nous montrent constamment la route que nous devons suivre pour arriver au bonheur.

Dans cette voie de l'harmonie universelle, la mort si redoutée devient un ange de délivrance ; car l'esprit, quittant sa dépouille terrestre, prend son essor vers les régions sereines de la vie réelle ; il retourne dans la patrie commune près de sa famille spirituelle.

Ceux qui restent sur la terre sont affligés de ne plus voir leurs chers disparus ; mais l'esprit, émanation divine, franchit, avec la rapidité de la pensée, la distance des mondes de l'espace, tandis que le corps est destiné à se décomposer et à redevenir poussière.

L'esprit, émanation divine, franchit avec la rapidité de la pensée l'espace infini, tandis que le corps, partie matérielle, reste esclave de la terre. Aussi les aspirations des hommes tendent toujours à s'affranchir de cette chaîne de sang et de boue, qui les retient captifs sur la terre.

Quand on considère l'ensemble des travaux et des efforts de l'humanité pour conserver la vie, on voit clairement que son but unique consiste à combattre la mort, pour l'entraver et la retarder le plus possible. L'homme pressantant son immortalité repousse naturellement la mort, qu'il cherche toujours à éloigner, comme un événement anormal.

Mais cette crainte, cette frayeur même de la tombe est bien atténuée pour ceux qui entrevoient leur destinée, pour ceux qui sont bien convaincus que les hommes comme les générations passent et ne laissent que des souvenirs qui s'effacent avec le temps.

On ne peut contempler, dans la nuit des âges, les peuples disparus dans la poussière des siècles, sans reconnaître que les civilisations passent comme tout ce qui existe dans le monde universel.

Que reste-t-il, en effet, des peuples anciens ? Un confus souvenir

et une date dans l'histoire. Mais cette disparition ne constitue pas un anéantissement. Certes, la nature a beau déchirer la trame de notre corps périssable, l'être humain conserve sa personnalité, parce qu'il sent son immortalité. Nous passons de la vie à la mort parce qu'elle nous ouvre les portes de la véritable vie. Oh ! alors, nos souvenirs de la vie terrestre pâlissent à la mort, qui représente l'aube radieuse de la véritable vie.

Chaque époque a rêvé et rêvera encore les rayonnements de la vie future.

La dissolution du corps humain fait refleurir notre âme plus libre, plus belle, allant d'un idéal confus à un idéal supérieur empreint d'une sublime réalité.

Ah ! aimons, dans nos douces rêveries, ceux qui ne sont plus de la terre et ceux qui sont destinés à y revenir, pour y accomplir un nouveau pèlerinage. Puissent toutes ces vies les rendre plus heureux et nous consoler de la nôtre ! Que ces nombreuses existences passées sur la terre apportent à chaque âme quelques consolations ; qu'elles inspirent à tous les esprits la solidarité et le bonheur toujours croissant pour les âmes qui marchent d'un pas ferme dans la véritable destinée à venir.

Quand on considère la série des âges, on éprouve une espèce de tristesse de voir cet éternel recommencement de deuil de l'humanité. Le lien qui rattache les destinées éternelles des humanités ne peut se briser ni s'interrompre.

L'enchaînement qui lie le passé au présent prouve que les liens qui nous unissent à la vie ne se brisent pas ; qu'ils continuent d'exister à travers les siècles. Par-dessus les chaînes des existences terrestres, qui, comparées à l'éternité, ne durent que des instants, la vraie vie se perpétue éternellement, bravant la mort.

L'idéal constitue une vision, nous montrant, d'une manière vague, les beautés des mondes supérieurs. Il constitue en outre la perspective anticipée du beau, du bien, du bon et la splendeur du vrai dans une forme illuminée et animée par la vérité divine.

Mais ce qui distingue Dieu de tout ce qui existe, c'est parce qu'il est la cause sans cause de tous les effets.

L'idéal du devoir est le droit, et l'idéal du droit est le devoir. Ces deux éléments réunis forment une vérité entière. Mais le devoir est au droit ce que l'ordre est à la liberté.

Ah ! penser, espérer et aimer sont des biens tellement grands qu'ils donnent à l'homme les plus douces joies et les plus suaves jouissances.

Les belles intelligences, les nobles cœurs des personnes d'un génie transcendant s'élèvent par leurs bonnes actions au-dessus des âmes vulgaires qui sont dominées par l'égoïsme.

Travaillons donc sans trêve ni défaillance à la grande œuvre qui a pour thèse l'éternel amour dans le monde infini.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.



Hypnotisme et Spiritisme

par César LOMBROSO

(Suite)

V

> *Savoir* est le premier mot du symbole de la religion naturelle, car savoir est la première condition du commerce de l'homme avec les choses, de cette pénétration de l'Univers qui est la vie intellectuelle de l'individu : savoir, c'est s'initier à Dieu.
>
> RENAN.

Les fantômes sont vêtus d'un tissu blanc très fin, parfois double, triple et même quadruple, qu'ils disent emprunter aux vêtements du médium ; ce tissu médianimique est nécessaire pour contenir leur organisme fluidique et l'empêcher de se dissoudre à la lumière.

Maints fantômes conservent, dans leur façon de s'habiller, la mode de leur temps et de leur pays.

Ils se matérialisent aux dépens du médium dont ils prennent le poids et même le volume et, au dire de Stasie, aux dépens aussi des personnes non médiums avec lesquelles ils peuvent entrer en rapport.

Mme d'Espérance, voyait disparaître ses jambes à l'apparition de Yolande. Toutefois, elle sentait encore de la douleur en frappant à leur place, ce qui indique la persistance de membres invisibles.

Les formes humaines que prennent les esprits en se matérialisant ne répondent pas à celles de leur vie spirituelle. Ce ne sont que des formes provisoires, prises pour se faire connaître de nous, par suite très variables, et ordinairement semblables à celles qu'avaient les défunts de leur vivant. Ils peuvent emprunter la physionomie, la voix, les gestes du médium ; prendre plusieurs aspects en une même séance ; en garder un bien déterminé et en rapport avec leur caractère pendant des mois, comme Walter et même des années comme Katie King.

Ils peuvent transmettre au médium leur faculté de transformation. Allan Kardec parle d'une jeune fille de quinze ans, médium pouvant prendre figure, stature, volume et poids de plusieurs défunts, surtout de son frère.

Ils sont attirés vers leurs anciennes demeures ou vers leurs tombes et le fait de visiter ces dernières favorise leur apparition.

Dans les cimetières ou dans les lieux où il y avait eu des morts violentes, Stainton Mosès a vu un grand nombre de fantômes s'agitant sous l'influence de sa médiumnité.

Ils se dissolvent à la lumière vive, telle la cire à la chaleur. C'est pourquoi ils ne se manifestent presque jamais de jour.

Ils produisent, souvent à grande distance, des médiums et avec des médiums très faibles, une force capable d'ouvrir des portes et des fenêtres très lourdes, de lancer des pluies de grosses pierres, même de bas en haut. Mais leurs révélations mêmes montrent que ces forcent baissent rapidement.

Leur vitesse de translation est très grande. Les deux Pansini de Bari ont fait 45 kilomètres en 15 minutes.

Ils peuvent impressionner les plaques photographiques. L'un d'eux a laissé l'empreinte de quatre doigts sur une plaque enveloppée de trois feuilles de papier noir.

Tout ceci et d'autres phénomènes tels que décharge de l'électroscope, globes lumineux vus aux séances et photographiés et le fait que les fantômes couvrent leurs corps fluidiques de tissus spéciaux, ont conduit César Lombroso à l'hypothèse que leur constitution moléculaire doit être analogue à celle des corps radiants.

Les fantômes parlent rarement et sous forme laconique et tronquée ; ils sont souvent, semble-t-il, forcés de s'interrompre, ajournant la suite à une autre fois ; le plus souvent, ils l'expriment par signes et par gestes.

Fréquemment leurs communications prennent une forme symbolique, rappelant les oracles antiques. Par exemple, Mme Walt, médium peintre, se sent un jour contrainte, pendant une *trance*, de dessiner trois petits anges au milieu de plantes de l'Inde. Ce même jour mouraient dans ce pays trois enfants d'un ami.

Entre autres exemples de prémonitions recueillies par Bozzani, une mère voit tomber les ailes d'un oiseau volant dans une plaine déserte ; peu après, elle perd son enfant. Une autre personne voit un cercueil dans la maison d'un parent et celui-ci ne tarde pas à mourir.

Les Esprits n'aiment guère à faire connaître leurs noms. Ils en donnent presque toujours de faux ou prennent des pseudonymes, parfois étrangers, comme *Imperator* et *Rector* aux séances du médium Moses, *Finott* et *Pelham* à celles de Mme Piper.

Il semble que l'esprit du défunt récent ait parfois de la peine à se manifester. Pelham a parlé à Mme Piper de l'état d'étourdissement et de trouble qui suit la mort, chose naturelle, vu le changement complet des conditions d'existence.

Pelham a dicté à propos du moment de sa mort : « Tout s'obscurcissait, pour moi, puis la conscience revint, mais crépusculaire

comme au premier moment du réveil. Dès que je compris que je n'étais pas mort tout à fait, je m'en réjouis. »

Aitkin Morton qui se suicida de désespoir, dit que, une fois mort, il ne reconnut personne et ne se souvint des siens que bien plus tard.

Il semble que, dans les cas de mort soudaine, les défunts refont les gestes et les actes habituels qu'ils faisaient de leur vivant. Ainsi, après le récent naufrage d'un bâtiment de guerre, l'esprit d'un homme de l'équipage déclara dans une séance à Londres, que les fantômes des marins naufragés répétaient au fond de l'eau les manœuvres qu'ils faisaient vivants à la surface.

Un domestique noyé près de la villa de son maître, a communiqué que son fantôme allait toutes les nuits nettoyer la vaisselle et s'acquitter des autres occupations d'avant sa mort.

D'après Stainton Mosès, les âmes conservent dans l'au-delà leurs appétits et leurs désirs, même mauvais et cherchent à les satisfaire.

Ils conservent le caractère qu'ils avaient de leur vivant.

Les communications des fous sont incohérentes, comme l'a remarqué Hodgson.

Faihofer a parlé à Lombroso d'Esprits contrariant les séances, offensés de ce qu'on consulte un autre Esprit à leur place.

Les fantômes d'enfants ont le geste et le langage enfantins. Mais, si la mort est ancienne, ils parlent et agissent comme des hommes.

Il résulte de communications faites à Mme d'Espérance, que parfois les Esprits ignorent le présent tandis qu'ils connaissent et prévoient l'avenir.

Il semble qu'ils n'aient pas les notions de la durée et de l'étendue ou bien qu'ils prennent chez eux une autre modalité. On le comprend pour l'étendue, les distances n'existant guère pour les Esprits qui franchissent des centaines de kilomètres en quelques minutes. Pour la durée, on sait que parfois ils ne connaissent que l'avenir. C'est pourquoi leurs communications confondent l'avenir avec le présent. Par exemple, Finoït dit à Lodge que son fils a mal

au doigt, et ce mal se déclare quelques jours après. Pelham annonce que telle personne fait telle chose et il se trouve qu'elle la fit le lendemain.

L'intelligence des Esprits, même de ceux qui en eurent une grande de leur vivant, est fragmentaire et incohérente, parce qu'ils doivent se servir du cerveau des vivants.

« Dans la trance, comme dans le rêve — dit l'Esprit Pelham — le corps éthéré du médium sort de son corps physique et laisse vide le cerveau dont nous pouvons alors nous emparer. Votre conversation nous arrive comme par un téléphone lointain. Dans l'atmosphère pesante de votre monde, la force nous manque souvent, surtout à la fin des séances.

« Pour avoir de nous des communications claires, il ne faut pas nous étourdir de questions. Pour se manifester à vous, les Esprits se mettent dans une ambiance qui les incommode. Ils sont dans un état de demi-délire comme s'ils avaient reçu un grand coup sur la tête. Il faut les calmer, les encourager, les rassurer, après quoi leurs idées s'éclaircissent. »

« Pour nous mettre en communication avec vous, — dit Hyslop, — il nous faut pénétrer dans votre sphère. C'est pourquoi nous commettons des erreurs et sommes incohérents. Je suis aussi intelligent que dans ma vie terrestre ; mais la difficulté de m'entretenir avec vous est très grande, car il me faut rentrer dans un corps où je me trouve comme en rêve. C'est pourquoi il faut me pardonner mes erreurs et mes lacunes. »

« Quand Mme Piper est en trance, — dit l'Esprit Finoït, — je m'empare d'elle. Le médium est pour nous comme un phare ; vous autres, non médiums, vous êtes pour nous obscurs, comme si vous n'existiez pas ; lorsque nous vous voyons, c'est comme au milieu de chambres obscures, éclairées par de petites fenêtres, qui sont les médiums. »

Aksakoff demandait à un Esprit : « Puisque tu prétends avoir un organe visuel, comment se fait-il que tu ne puisses pas voir sans le médium ? » — « J'y vois, répondit l'Esprit, mais mes sensations sont différentes des vôtres ; autre chose est de voir une chose pour

moi, autre chose de la voir de façon à vous la faire comprendre. Il me faut pour cela la voir comme tu la vois, c'est pourquoi j'ai besoin du médium. »

Beaucoup d'Esprits sont sincères, mais d'autres trompent à dessein. Il en est d'ailleurs qui ne peuvent s'orienter que dans un cercle intime de personnes connues. Le médium Mosès, lorsqu'il changeait de cercle spirite, n'obtenait que des communications illusoires et fragmentaires. Il en fut informé typtologiquement et dès qu'il se restreignit à un petit groupe d'intimes, il ne cessa d'obtenir des communications importantes.

Hyslop a fait une statistique des communications obtenues dans quinze séances avec Mme Piper. 152 sont véridiques, 16 fausses. 37 douteuses. Sur les 927 faits de détail cités, 717 sont exacts, 43 faux. 167 incertains.

Nous terminons ici ce que nous avons à dire de l'ouvrage de Lombroso. Nous devons regretter que la mort nous ait enlevé sitôt le savant qui n'a pas craint d'affirmer hautement ses convictions.

Bientôt, certainement, M. Gustave Le Bon l'imitera.

Isidore Leblond.



LA LEÇON DES CHOSES

(Suite)

Nous avons vu en prenant un exemple sur les végétaux que le Bien absolu consiste dans la résistance à tous les obstacles qui entourent l'être vivant et qui l'empêchent d'accomplir sa marche vers un idéal de beauté, d'harmonie, d'ordre et aussi d'utilité dans l'ensemble de la Création. Nous avons vu aussi que dans cette marche vers le Bien idéal, la plante possédait, pour l'accomplir, une certaine intelligence qui lui permettait de varier son action suivant la nature de la résistance ou de l'accident qui a détruit le plan primitif. Cette intelligence qui guide ainsi la plante vers une

destinée préconçue est-elle dans l'être lui même ou bien cette intelligence est-elle en dehors de l'être ? En un mot, le végétal a-t-il une âme personnelle ou est-ce l'Intelligence Divine qui anime tous les êtres et dirige en même temps tous les mouvements moléculaires de l'Univers ? L'une ou l'autre de ces hypothèses est également admissible. Nous verrons même plus loin que leur existence simultanée n'est pas contradictoire. A mesure que l'intelligence humaine sera plus développée elle pourra saisir mieux ces réalités qui lui échappent encore.

Ce qui nous paraît, dans ces observations de la nature, absolument inadmissible, c'est que l'on puisse dire qu'il n'y a ni dans l'être vivant ni au dehors aucune intelligence directrice de la vie. Toute œuvre intelligente est nécessairement le résultat d'une entité intelligente. La matière qui ne possède ni conscience d'elle-même ni intelligence est inerte ; elle ne peut se proposer d'avance un but à atteindre ; elle ne peut se mettre d'elle-même en mouvement et modifier ensuite ses actions pour lutter contre des résistances imprévues qui tendraient à arrêter son mouvement.

D'ailleurs, les matériaux constitutifs de la plante sont à peu près les mêmes chez tous les végétaux : oxygène, hydrogène, phosphate, soude ou potasse. Ces éléments se combinent entre eux et constituent des milliards de végétaux d'une variété incalculable. Les variétés de formes, de genres de vie et de beauté sont si intelligemment calculés qu'il faut vraiment admettre l'existence d'une Intelligence et d'un Pouvoir, supérieurs à l'Intelligence humaine.

Cette Puissance, cette Intelligence est partout agissante, hier, aujourd'hui, demain et toujours. Je l'ai démontré par une plante ; je me propose de le démontrer chez les animaux et chez les hommes.

Il est aussi absurde de croire qu'il n'y a aucune Intelligence suprême dirigeant l'Univers, c'est-à-dire que Dieu n'existe pas, qu'il est absurde de dire que Dieu s'est mis un jour à créer toutes choses et s'est arrêté ensuite, laissant marcher à l'aventure toute la Création.

Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, si Dieu dirige tous les mouve-

ments et la vie de toutes choses, pourquoi tant de choses marchent-elles si mal ? Et puisqu'il n'existe pas d'Etre malfaisant opposé à l'Etre bienfaisant, Dieu ; pourquoi le Mal existe-t-il sur la Terre ? C'est parce que l'on se fait une idée fausse du Mal. Le mal est une souffrance, un accident, un état pénible résultant de la lutte pour la vie. Le mal ne réside pas dans l'être ou l'objet qui cause le mal ; mais dans le sujet qui le subit. Pour expliquer cette apparente contradiction entre le Bien ou le Mal, il faut admettre ce que nous avons laissé pressentir qu'il existe non seulement une âme divine : Dieu qui est l'âme de l'Univers, mais une âme, entité personnelle vivante dans chaque être animé. Chaque être vivant ne peut subsister sans agir et toute action est une lutte soit contre les choses, soit contre les autres êtres animés dont les besoins sont opposés

La lutte pour la vie est une des conditions nécessaires à la stabilité de la nature vivante et cette stabilité n'est maintenue que par la lutte des divers éléments. Chaque être doit lutter pour trouver sa nourriture ; il doit lutter contre les intempéries, et les innombrables ennemis qui luttent eux-mêmes pour la vie ; il doit encore lutter pour procréer et conserver l'espèce. Toutes ces luttes produisent la souffrance, mais ne constituent un mal que pour l'être qui la subit. De cette lutte, l'être sort fortifié lorsqu'il est victorieux, lorsqu'il a pu vaincre l'obstacle qui, par sa résistance, avait empêché sa marche en avant, vers le Bien Idéal qui était en lui.

Toutes les âmes vivantes de la nature peuvent être en conflit entre elles, mais elles marchent néanmoins toutes vers un Idéal Supérieur que l'homme pressent, mais que Dieu guide et connait.

F.-T. Mende.

Le vrai spirite est bon, humain et bienveillant pour tout le monde, sans exception de races ni de croyances. Il respecte en autrui toutes les convictions sincères et ne jette point l'anathème à ceux qui ne pensent pas comme lui. En toutes circonstances, la charité est son guide.

H. V.

LA MORT

La crainte de la mort est, pour la plupart des hommes, une véritable calamité : il y en a peu qui envisagent avec calme ce moment suprême et qui ne le voient arriver avec une effroyable terreur ! Tous, ou presque tous, voudraient ne pas mourir, et feraient volontiers les plus grands sacrifices pour prolonger leurs jours. Interrogez ce riche, couché sur son lit de douleur, et qui voit que tout va finir pour lui ; croyez-vous qu'il hésiterait un seul instant à racheter sa vie par l'abandon de toute sa fortune ? Demandez à ce pauvre, dont le séjour dans ce monde terrestre n'a été qu'un long tissu de malheurs, un mélange de souffrances et de privations ; pensez-vous qu'il ne consentirait pas bien vite à conserver sa triste existence plutôt que de quitter la terre ? Proposez le bonnet vert et la chaîne du forçat, au lieu de l'échafaud, à cet homme condamné à mort, et vous le verrez aussitôt remercier Dieu et accepter avec joie ce qu'il considérera comme un immense bienfait, comme une faveur du ciel !

Pourquoi donc en est-il presque toujours ainsi ? pourquoi tant redouter ce dernier instant, puisqu'il n'est que le passage d'une vie misérable à une autre plus heureuse ? pourquoi craindre d'abandonner cette enveloppe grossière pour en revêtir une plus belle, une plus éclatante ? C'est que les uns, étant matérialistes, ne peuvent penser sans effroi qu'après avoir occupé dans la société un rang plus ou moins élevé, ils vont rentrer dans le néant, et que bientôt il ne restera rien d'eux, pas même le souvenir. C'est que d'autres, dont la conscience n'est pas toujours très pure, sont tourmentés par la crainte de l'enfer et se voient d'avance livrés aux suppliés éternels. Enfin, c'est que la plupart des mortels, nous ne craignons pas de le dire, n'étant convaincus de rien, d'une manière positive, mais ne niant rien, d'une manière absolue, vivent dans la plus complète apathie pour tout ce qui concerne l'avenir, et, arrivés au moment critique, craignent de perdre la vie, parce que, disent-ils, ils sont sûrs de ce qu'ils ont, et non de ce qu'on leur promet.

Il est vrai qu'on entend souvent des gens qui disent : « Moi, je n'ai pas peur de mourir ; ce que je crains, c'est cette agonie des derniers instants, et pas autre chose ». Si ceux-là pensent vraiment ce qu'ils disent, nous leur dirons à notre tour : « Eh quoi ! vous craignez d'acheter une vie éternellement heureuse au prix de quelques moments de souffrance ! Lorsqu'une dent gâtée vous fait mal, ne la faites-vous pas arracher pour éviter de souffrir plus longtemps et l'empêcher de gâter les autres ? Lorsqu'un membre est gangrené, ne le coupe-t-on pas pour sauver le reste du corps ! Ainsi Dieu, ce grand médecin de l'humanité, retire l'homme du monde terrestre, quand il veut le rendre plus heureux ; quand cet homme pourrait corrompre ses semblables ou être corrompu par leur exemple ; en un mot, lorsqu'il a terminé la mission à laquelle il était destiné. Le seul homme qui envisage la mort sans frayeur est celui qui a toujours vécu honnêtement ; qui s'est rendu utile à la société par son travail et s'en est fait estimer par ses vertus ; celui qui laisse après lui une réputation sans tache, et à ses enfants un nom dont ils n'aient point à rougir ; celui enfin qui a toujours mis sa confiance en Dieu, et n'a jamais douté qu'il serait plus heureux dans la nouvelle vie qu'il ne l'a été sur terre.

A ce portrait vous devez reconnaître le juste, le vrai chrétien, le véritable spirite. Nous pensons, en effet, que celui-là non seulement voit arriver sa dernière heure sans effroi, mais même avec joie, convaincu, comme il l'est, qu'après avoir dignement rempli sa mission sur terre, il va se réunir aux êtres qu'il chérit, et que, du haut des cieux, il pourra veiller encore sur ceux qu'il quitte pour quelque temps, jusqu'à ce que ceux-ci viennent à leur tour se joindre à lui dans l'éternité.

H. Verdier.



UN "BUREAU JULIA" A PARIS

L'Institut de recherches psychiques de France, qui a pour organe *Le Monde Psychique*, a préparé les voies et moyens pour l'organisation, à Paris, d'un " Bureau Julia " dans le genre de celui que M. Stead a établi à Londres. Ce projet serait sur le point d'aboutir, d'après *Le Monde Psychique* qui, dans son numéro de février 1912, décrit l'organisation définitive de ce Bureau.

Tout en tenant compte de l'expérience et des résultats obtenus par M. Stead, la direction tâchera d'éviter certaines erreurs qui ont été reprochées à celui-ci afin de répondre plus complètement aux nécessités du contrôle scientifique qu'on est en droit d'exiger d'une telle institution. Les bases de cet organisme, pour l'identification spirite, consisteraient dans les procédés suivants, au nombre de quatre :

1° Par l'anthropométrie digitale ;
2° Par l'écriture directe ;
3° Par les communications croisées ;
4° Par la photographie.

La brochure concernant l'organisation du " Bureau Julia ", à Paris, est en vente chez M. Lefranc, 5, rue Nicolas Flamel, à Paris, au prix de *un franc*.

UN MAGE BLANC

Roman occulte reçu par le Médium écrivain Maxétone

CHAPITRE IV
Les Révélations de Jenny

— « Je m'approchai de l'inconnu qu'à première vue, lors de la location du pavillon, j'avais trouvé fort beau, continua Jenny Il me dévisagea alors avec une insistance qui me gêna, et cependant mes yeux ne pouvaient se détacher des siens qui étaient d'un noir d'encre et lançaient des éclairs. A mesure qu'il me regardait, je me sentais devenir engourdie, somnolente, et je perdais, peu à peu, conscience de tout ce qui m'entourait. L'homme cessant de me dévisager, je me sentis telle que j'étais auparavant.

— « Attendez, dit-il tout bas à Angéline, elle va obéir à mon ordre seeret. »

Comme mûe par un puissant ressort, je courus, toujours contre ma volonté, à un superbe lis que j'arrachai vivement et lançai au loin. Puis je revins vers ma maîtresse qui disait à son compagnon : « Monsieur, je ne demande qu'à croire : votre puissance est merveilleuse, en vérité. »

Et, lui tendant sa fine main blanche, elle lui souhaita le bonsoir.

— « Mon Angéline, lui dis-je en rentrant dans notre pavillon, ne parlez plus à ce sorcier, il serait capable de nous faire du mal ! »

— « O ignorance et superstition ! me répondit-elle, pourquoi chercherez-vous toujours à entraver la lumineuse Vérité ? »

A dater de ce jour, ta mère alla souvent chez le Mage Blanc. Elle en revenait chaque fois plus calme et plus heureuse. »

— « Je t'assure que j'ai eu souvent la curiosité d'entrer dans le pavillon du voisin, mais il était gardé par quatre énormes chiens qui m'auraient dévorée toute vive si j'avais osé franchir le portail, tandis qu'ils se couchaient en baissant la tête sur le passage de ta mère. Leur maître les avait peut-être hypnotisés, eux aussi ! »

— « Il endormait donc les gens du sommeil magnétique ? »

— « Il a plusieurs fois endormi ta mère chez nous, devant moi ; et il avait le pouvoir de le faire à distance. Elle lui fournissait alors les solutions de toutes les questions qui l'embarrassaient. C'est ainsi qu'elle lui donna des recettes précieuses pour guérir des maladies réputées incurables ; qu'elle lui indiqua les procédés pour obtenir, par une culture spéciale, la rose bleue et le lis rose ; qu'elle lui découvrit un filon de saphirs dans une roche montagneuse. C'est, je crois, ce filon qui a fait la fortune du Mage Blanc, et le collier de ta mère en provenait. »

— « Oh ! ciel, Jenny ! que me racontes-tu là ? Ton récit tourne au merveilleux ! »

— « Lorsque ta mère s'endormait sur son ordre, il lui suggérait parfois d'appeler l'esprit de ton père et de s'entretenir avec lui. La figure d'Angéline prenait alors une expression d'extase ravie, et cet homme extraordinaire lui disait, avant de la réveiller : « Gardez de cette vision un heureux souvenir et continuez à croire en moi qui voudrais tant votre félicité ! » Et ta mère, en ouvrant les yeux, lui disait avec un sourire :

« Merci, bon Mage Blanc, qui m'ouvrez des horizons féeriques. »

Hélas ! Stella, le bonheur si pur de ces deux êtres ne dura pas.

Ta mère, surprise un jour au cours d'une excursion par une tourmente

de neige, rentra au pavillon grelottante, les vêtements ruisselants d'eau, et se mit au lit avec une forte fièvre. Le médecin, appelé en toute hâte, ne se prononça pas tout de suite ; le surlendemain, elle était au plus mal, et, après l'avoir, selon son désir, étendue sur son lit, vêtue d'un riche peignoir crême, les cheveux dénoués, son collier de saphirs autour du cou, je courus, sur son ordre, chercher le Mage Blanc qui se promenait dans le jardin. Lorsqu'il apprit la triste nouvelle, il pâlit affreusement :

« Je vous suis », me dit-il d'une voie étranglée.

En l'apercevant, ta mère lui sourit de toute son âme : « Jenny, prononça-t-elle faiblement, lorsque je ne serai plus (et elle désigna le Mage Blanc dont le beau visage reflétait l'angoisse et la douleur), tu lui donneras tout ce qu'il te demandera venant de moi, mes écrits, ma harpe, mes croquis... Pour ma fille, ajouta-t-elle, la cassette de thuya que tu connais, avec mon violon et ma boite d'aquarelle. Jenny, amène-moi ma petite Stella. » Fatiguée par le jeu, tu venais de t'endormir ; je te pris dans mes bras et t'apportai à ta mère qui mit, en sanglottant, un long baiser sur ton front, disant : « Non, Jenny, ne la réveille pas ! J'aime mieux qu'elle ne voie pas mourir sa mère. Je te la confie, ma bonne Jenny ; soigne-la bien et aime-la comme tu m'as aimée. »

Et, faisant signe au Mage Blanc qui, immobile au pied du lit, versait des larmes silencieuses :

— « Mon ami, ne me pleurez pas ! Ne m'avez-vous pas convaincue que si le corps matériel des morts nous quitte, leur être impondérable est toujours près de nous ? Je ne pourrai vous oublier, ô mon bon Mage Blanc, et je serai toujours présente là où vous vous trouverez. A si courte distance de la tombe, j'ai le droit de tout vous dire ; c'est mon esprit qui s'adresse au vôtre en ce moment, et toute fausse pudeur disparait ; vous m'avez profondément aimée, je l'ai deviné malgré votre silence et le respect constant que vous me témoigniez. Avant de quitter ce monde, pour la première et la dernière fois, venez que je vous embrasse, ô mon beau Mage Blanc ! »

Elle lui tendit les bras, et celui qu'elle appelait le Mage Blanc et dont je n'ai jamais su le nom véritable, baisa avec adoration le front si blanc et les yeux si beaux de ta mère en sanglottant : « O mon Angéline ! mon espérance ! mon soutien ! mon amour ! ma vie ! »

Et, tenant dans les siennes les mains de ta mère qui faiblissait de plus en plus, il tomba à genoux devant le lit. »

— « Que se passa-t-il ensuite ? » demanda Stella en essuyant ses larmes.

— « A ce moment, continua Jenny qui ne pouvait non plus s'empêcher de pleurer, ta mère, dans un dernier effort, détacha de son collier l'étoile de saphir et la mit dans la main du Mage en disant : « Comme dernier souvenir, mon ami ! »

Elle me fit signe de t'apporter de nouveau dans ses bras et après t'avoir embrassée, elle poussa un gros soupir, renversa sa tête en arrière et mourut en prononçant le nom de ton père. »

Bouleversée par ces souvenirs douloureux, Jenny pleurait toujours. Alors Stella, séchant ses yeux, un air de résolution énergique sur son fin visage, s'écria :

« Donne-moi la cassette, Jenny, elle va devenir ma plus précieuse relique: Et maintenant, quoi qu'il puisse advenir, je chercherai partout et je finirai bien par retrouver le Mage Blanc ! »

— « Seigneur ! faites que ce soit pour un bien ! », répondit la vieille dame en se signant pieusement. »

(A Suivre). MAXÉTONE.

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAITRE :

Le Prêtre peut-il faire des Miracles? par G. A. Mann. — Un volume in-8° carré. Librairie Mann, 15, rue du Louvre, à Paris. — Prix : 2 fr. 50.

Voici, abordé avec une remarquable largeur de vues, un problème de haute science. Par une suite de déductions grandioses, le puissant esprit qui a posé les bases de la méthode idéative, tire, de principes incontestables, les conséquences les plus merveilleuses.

Le rôle du Prêtre est tracé par un homme familier avec les études religieuses mais qui ne s'est inféodé à aucune église. Avec toute la liberté de son jugement et de son intelligence il ouvre la voie large où le prêtre peut s'engager en répandant autour de lui les bienfaits qu'il doit, de par son caractère même, prodiguer aux fidèles. Jamais ne s'est ouvert un champ plus large à l'esprit évangélique. Et le témoignage que porte G. A. MANN est d'autant plus digne de foi et de respect que ce témoignage non seulement est désintéressé mais constitue en outre, de la part de l'auteur, l'abandon bénévole, au profit de tous, des pouvoirs, mystérieux en apparence, qu'il a su découvrir.

Le Gérant : E. DURAND.

Alger. — *Papeterie-Imprimerie Ouvrière*, 60, Rue Sadi-Carnot